

011-155



Notre

POLOGNE

revue

RÉDACTION & ADMINISTRATION
LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de l'Épée
PARIS (5^e)

mensuelle

C/C. Postaux : Paris 880-96
Téléphone : Odéon : 62-10

EN POLOGNE :

Bank P. K. O. Jasna 9,
— VARSOVIE, N° 22.000 —

pour la

ABONNEMENTS

Les abonnements partent d'Octobre

France : 5 fr. par an
Pologne : 1 zł. 50

jeunesse

Directrice : ROSA BAILLY



STATUE A L'ÉGLISE DES DOMINICAINS (18^e siècle)
à Léopol (Lwów) par Antoni Osiniski



Une Société Polonaise
à Paris

Un précurseur de l'aviation : Stefan Drzewiecki

Stefan Drzewiecki, précurseur de l'aviation et de la navigation sous-marine, vient de mourir à Paris à l'âge de 94 ans.

Stefan Drzewiecki, petit-fils du général Henri Dąbrowski, jadis le fondateur des légions polonaises qui combattirent en Italie aux côtés des troupes françaises au temps du Directoire, est un des plus remarquables inventeurs du XIX^e siècle.

Drzewiecki est né en Pologne, mais il fit ses études à Paris.

Sorti de l'École Centrale, Drzewiecki, très doué et d'esprit très curieux, s'orienta vers la recherche ou la mise au point des inventions nouvelles. Dès 1873, à l'Exposition Internationale de Vienne, il obtenait deux prix pour ses appareils. En 1877, séjournant en Russie, il construisit à ses frais, d'après ses propres plans, un des premiers bateaux sous-marins. Son modèle était minuscule et ne pouvait porter qu'un seul homme. Les essais eurent lieu sur la mer Noire et réussirent parfaitement, ce qui décida l'inventeur à poursuivre ses travaux et à perfectionner son modèle.

Un an plus tard, en 1878, il présenta un nouveau projet de sous-marin, cette fois-ci, plus grand, pouvant avoir des équipages de quatre personnes et muni d'appareils, y compris le périscope, qui, depuis lors, ont fait leurs preuves. Les expériences eurent du succès et le gouvernement russe commanda 50 sous-marins de ce type. Quelque temps plus tard, le ministère français de la marine ayant organisé un concours pour la recherche d'un modèle de sous-marin, Drzewiecki y prit part et obtint le premier prix.

Mais son esprit ne devait pas se fixer dans cette voie. A son tour, le problème de la navigation aérienne l'intéressait. En 1885, Drzewiecki produisit sa théorie concernant le vol des oiseaux, théorie qui deviendra une des bases mêmes de l'aviation moderne. Il la re-

prit, la développa et la définit au Congrès international des Communications Aériennes, en 1889.

Drzewiecki souligna alors la nécessité de remplacer les muscles des oiseaux par des moteurs qui rendraient possible le vol d'engins plus lourds que l'air. Ses idées trouvèrent un accueil favorable, et par la suite, elles furent propagées ardemment en Amérique.

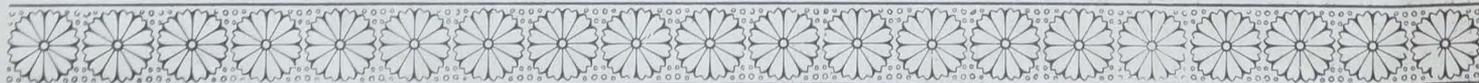
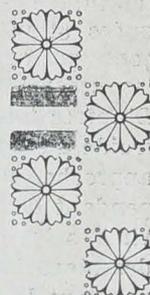
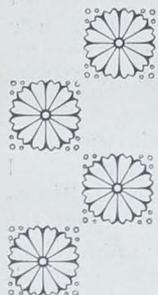
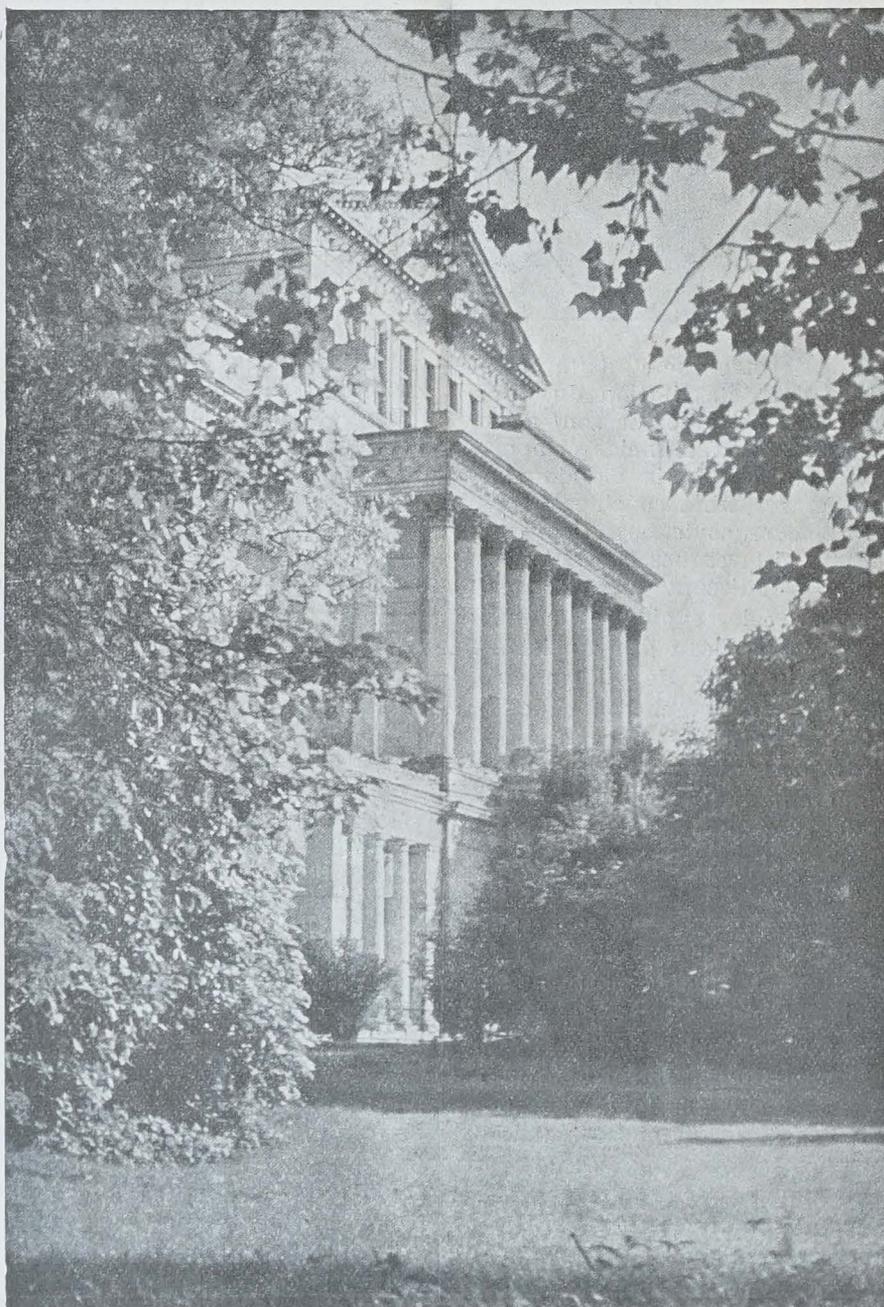
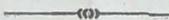
Quand, 18 ans plus tard, deux ingénieurs américains, les frères Wright, construisirent leur premier aéroplane, ce fut en se basant essentiellement sur les théories de Drzewiecki.

Du reste, tous les savants qui se sont occupés d'aviation, n'ont jamais hésité à reconnaître les grands services qu'a rendus le savant polonais à cette branche de la science. En 1909, Drzewiecki fut élu vice-président de la commission permanente internationale d'aviation. On lui doit encore une invention qui rendit énormément de services pendant la Grande Guerre, c'est l'adaptation du télégraphe sans fil à l'usage des aéroplanes, grâce aux hélices propulsives.

Mais l'étude de la navigation aérienne et de la navigation maritime ne devaient pas absorber tout le champ d'activité de Drzewiecki. Il travailla inlassablement dans de nombreuses directions et il serait difficile d'énumérer toutes ses inventions. Bornons-nous donc à rappeler qu'en 1889, Drzewiecki a élaboré une théorie des accumulateurs, tout à fait différente de celles qui existaient déjà en ce moment, qui fut très appréciée, et qu'en 1889 aussi il inventa un système de tube lance-torpilles à l'usage des sous-marins acquis alors par la marine française. En 1895, il inventa un nouveau type de torpilleur dit cuirassé.

Précisément, un des principaux travaux de Drzewiecki « sur les hélices propulsives » a été couronné par l'Académie des Sciences de Paris, qui reconnut alors les grands mérites scientifiques du savant inventeur polonais.

L'OPÉRA DE VARSOVIE



Le carnaval de Marie Skłodowska



M^{me} Curie,
ses sœurs
et son frère

Le « kulig »... Est-ce assez de dire que c'est un bal ? Non, naturellement ! C'est, dans l'excitation du Carnaval, un voyage tournoyant et féérique. Ce sont deux traîneaux qui partent le soir, dans la neige, emportant, blotties sous des couvertures, Mania Skłodowska (la future Madame Curie) et ses trois cousines, masquées et vêtues en paysannes cracoviennes. Des garçons, qui arborent des habits pittoresques et rustiques, les escortent à cheval, en brandissant des torches. D'autres torches clignotent entre les sapins, et la nuit froide s'emplit de rythme ; le traîneau des musiciens approche, portant quatre petits juifs de village qu', pendant deux nuits et deux jours, arracheront à leurs violons les airs enivrants des valse, des krakowiaks, des mazurkas dont les refrains seront repris en chœur par tout le monde. Ils joueront, ces petits juifs frénétiques, jusqu'à ce que trois, cinq, dix autres traîneaux répondant à leur appel, les retrouvent dans la nuit. Malgré les cahots et les descentes vertigineuses sur les pentes glacées, ils ne manqueront pas un seul coup d'archet et ils conduiront triomphalement, jusqu'à la première étape, la fantastique farandole nocturne.

Une bande hurlante qui met pied à terre, des coups frappés à la porte d'une maison endormie, la fausse surprise des maîtres du logis... Quelques instants plus tard, les musiciens sont juchés sur une table et le bal commence, éclairé de torches et de flambeaux, tandis que les victuailles depuis longtemps préparées sortent des buffets. Et puis, à un signal, la demeure se vide. Elle est vide de masques, d'habitants, de nourriture, de chevaux, de traîneaux — de tout ! La farandole, grossière, allongée, glisse à travers la forêt vers une autre maison, puis vers une autre, et encore vers une autre, recrutant chaque fois des troupes fraîches. Le soleil se lève, se couche. Les violoneux ont à peine le temps de reprendre haleine et de dormir un peu dans quelque grange, pêle-mêle avec des danseurs épuisés. Pourtant, le second soir, lorsque la cohue des traîneaux s'arrête, cliquetante, sonnante, piaffante, devant la plus vaste demeure du pays, celle où doit avoir lieu le « vrai bal », c'est dans un fortissimi vainqueur

que les petits juifs attaquent le premier krakowiak, tandis que l'on prend place pour les merveilleuses danses à figures.

Alors un jeune garçon, vêtu de laine blanche brodée, s'empresse pour inviter la meilleure danseuse : une vigoureuse jeune fille de seize ans qui s'appelle Mania Skłodowska et qui, avec son casaquin de velours, ses manches bouffantes en linon, et les longs rubans aux vives couleurs qui s'échappent de son diadème d'épis, semble une montagnarde en tenue de fête...

Mania fait part à Bronia de son enthousiasme :

...J'ai goûté une fois de plus aux délices du carnaval samedi dernier, au kulig chez les Luniewski, et j'imagine que plus jamais je ne m'amuserai autant, car les bals ordinaires, en habits et robes du soir, n'excitent pas cet entrain, cette gaieté folle. Nous sommes arrivées assez tôt, avec Mme Burdzinska. Je m'étais improvisée coiffeuse et j'avais frisé toutes les jeunes filles pour le kulig — très joliment, ma foi ! Il y a eu divers incidents de route : on a perdu et retrouvé les musiciens, un des équipages a versé, etc... Lorsque le staroste (Monsieur Penot) est arrivé, il m'a annoncé que j'avais été choisie comme « demoiselle d'honneur » du kulig et il m'a présenté mon garçon d'honneur, un jeune homme de Cracovie, très beau et très élégant. Ce kulig a été, d'un bout à l'autre, un ravissement. Nous avons dansé une mazurka blanche à huit heures du matin, au grand jour. Et quels beaux costumes ! Il y a eu, aussi, un exquis « oberek » à figures, et il faut que tu saches que je danse maintenant l'oberek à la perfection ! J'ai tellement dansé, que, pendant les valse, j'avais plusieurs tours retenus d'avance. Si j'avais le malheur de sortir un instant pour reprendre haleine, mes cavaliers se postaient dans l'embrasure de la porte afin de me guetter et de m'attendre.

En un mot, peut-être que plus jamais, jamais, de toute ma vie, je ne m'amuserai ainsi. Il m'est resté de cette fête une grande nostalgie. Nous avons décidé avec ma tante que, si un jour je me mariais, l'on me ferait un mariage à la cracovienne, comme la noce du kulig. Naturellement, ce sont là des plaisanteries — mais il est certain que ce projet me sourirait fort !

Eve CURIE.

(Extrait de « Madame Curie »).

UNE PROMENADE EN POLÉSIE

Annette, Normande, étudiante en médecine à l'Université de Caen, a épousé un officier de la marine polonaise. Il l'a emmenée en Polésie, où la Pologne possède une flottille de guerre, sur les fameux marais. Notre amie Annette veut bien raconter aux lecteurs de « Notre Pologne » quelques-unes de ses impressions et aventures.

Un dimanche du mois de Janvier — trois heures du matin : « Chérie, si tu veux venir à la chasse, il est temps de te lever. »

Inutile de me répéter deux fois cette invitation. Je m'assieds d'un bond dans mon lit et me frotte énergiquement les yeux pour en chasser toute trace de sommeil. Brr ! on dirait qu'il fait bien froid aujourd'hui ! Malgré le poêle qui pourtant est encore chaud, les carreaux de nos doubles fenêtres sont décorés de belles fougères de glace. Le thermomètre extérieur marque — 28° C.

Heureusement, nous avons hier soir prévu ce grand froid et préparé nos habits pour ne pas perdre de temps ce matin : une paire de bas de laine, une deuxième paire de bas de laine, une chemise américaine de laine à manches longues, une combinaison de laine, encore une culotte de laine ; par dessus tout cela ma culotte de chasse de drap vert foncé et un bon chandail de laine à col montant ; aux pieds, j'enfile, non sans difficulté, des bottes dont la partie inférieure est en cuir doublé de feutre et le haut de la tige, jusqu'aux genoux, en gros feutre poilu ; sur ma tête, un bonnet de tricot.

Nous avalons rapidement un grand bol de café au lait bien chaud, puis nous enfilons successivement nos vestes de chasse doublées de peaux de mouton rasées, deux paires de gants, une paire de laine dans une autre de cuir. Enfin, pour compléter, le paysan qui doit nous servir de cocher nous aide à revêtir d'énormes « kojouhi ». Ce sont de grands manteaux faits de peaux de mouton portant encore leurs poils et cousues de telle façon que le poil se trouve vers le corps et le cuir à l'extérieur. Ces manteaux, très larges, nous emmitouffent de la tête aux pieds. On nous ceinture la taille, on nous relève nos cols par dessus les oreilles, et, sans contredit, nous n'avons plus forme humaine ; nous ressemblons plutôt à deux gros ballots de peaux brutes préparés pour l'exportation.

Mais maintenant, il s'agit de nous installer dans le traîneau. C'est un grand traîneau de paysan, long et rempli de foin. Les sièges qui nous sont destinés, deux bottes de paille recouvertes de grosse toile, ne sont pas très hauts mais, accoutrés comme nous le sommes, il nous faut grimper sur une chaise pour pouvoir y prendre place.

Nous sommes enfin « calés ». Assis l'un à côté de l'autre, il nous est impossible de faire un mouvement. On nous enfouit les jambes dans le foin, on nous met nos fusils entre nos genoux et, bouddhas dont on ne voit que les nez rouges, nous nous laissons emporter dans la hise matinale.

Il ne neige pas, et pourtant en un instant, le bord de nos bonnets, la pointe de nos cils, nos sourcils, nos cols de fourrure sont devenus tout blancs. La vapeur de notre respiration gèle dès qu'elle frôle nos habits. Notre cheval, couvert de givre, a l'air d'un cheval de

contes de fées. Dans mon enfance je n'imaginai pas autrement l'attelage du père Noël.

Nous voilà hors de la ville. Il doit être environ cinq heures du matin. Le ciel prend une teinte rosée : la neige sur la route est tellement gelée qu'elle crisse au contact des pieds du cheval. Nous ne sommes plus protégés par les maisons ; de chaque côté de la route c'est une plaine blanche à perte de vue ; au loin, la ligne sombre des forêts. Par moments, le vent nous envoie à la figure des poignées d'épingles.

La route, balayée par le vent, ressemble de plus en plus à une patinoire. Notre traîneau ne glisse plus sagement comme en ville : il danse derrière le cheval, dessinant des mouvements de va-et-vient de droite à gauche. Si la trace que nous suivons tourne un peu, ce mouvement s'accroît sensiblement et parfois même le traîneau exécute rapidement un grand arc de cercle dont l'élan se trouve en général arrêté brusquement au bord de la route par quelque anfractuosité du terrain. Chacun de ces arrêts brusques provoque un mouvement de déséquilibre pour tout ce que contient le traîneau. Cela n'a d'ailleurs rien de désagréable...

Je me souviens qu'étant étudiante il m'était même arrivé de payer pour éprouver une sensation pareille. Qui de nous n'a laissé quelques francs à un manège connu alors à la foire de Caen sous le nom de « Whip américain » ?

Je m'intéresse beaucoup à ce mouvement, j'en mesure l'amplitude, j'en prévois les effets. Je fais remarquer à mon compagnon que s'il nous arrivait de rencontrer une borne ou un poteau télégraphique, le résultat pourrait être curieux.

Mais, attention ! La route monte un peu, il semble qu'il y ait un pont à traverser. La neige est si épaisse qu'on ne distingue pas très bien les détails du paysage mais pour sûr je vois la borne prévue — qui sait ? peut-être désirée ? !

« Alik, voilà une borne ! »

Grand arc de cercle, choc plus violent que les précédents et je me sens projetée du traîneau comme la pierre d'une fronde. J'atterris dans quelque chose de très doux où j'enfonce mollement et je sens qu'un gros paquet mou tombe par dessus moi — ce doit être Alik !

J'ouvre les yeux ; je suis enfoncée dans la neige la tête en avant, et je suis prise d'un fou rire tel, que je n'arrive pas à me tirer de cette position. Mon mari s'empresse :

« Rien de cassé » ?

— « Non, rien de cassé ! Mais ce que c'est drôle ! Rien que pour un saut pareil cela vaut la peine de faire le voyage de Polésie. »

Notre cocher a l'air consterné ; nous, nous sommes ravis ! Assis tous deux dans la neige, nous rions de bon cœur tout en réunissant les objets éparpillés autour de nous : fusils, appareil photographique, cartouches, que notre élan avait entraînés.

Il faut tout de même sortir de là et reprendre la route. C'est alors que nous constatons que nous sommes.... dans le lit d'une petite rivière !

La borne que nous avons rencontrée était tout simplement une des quatre qui indiquent sans plus de détails les limites du pont que nous avons à traverser.

Annette CZESNOWICKA.

UN VOLONTAIRE POLONAIS DE LA GRANDE ARMÉE

(Sous Napoléon, pendant la guerre d'Espagne)

...Le blessé tourna la tête de côté et contempla l'espace ensoleillé. Il regarda le sol pierreux près de sa couche, l'argile mouillée durant la nuit, sillonnée de traces de bottes. Il sentait un sommeil fiévreux lui fermer les yeux, ses paupières semblaient pleines de sable. Encore un regard alentour...

Qui est-ce qui s'approche ? Qui vient vers lui ? Il connaît cet homme. Par Dieu ! il l'a déjà vu. Une figure pâle et mystérieuse, la lune disparaissant derrière des nuages. Des yeux qui brillent soudain et puis s'éclipsent dans l'ombre pour y guetter comme des lions en embuscade...

Des litières, des paillasses, des matelas, des couvertures, de la terre nue se soulèvent des débris d'humanité, des têtes fracassées, des corps transpercés, sans force, s'appuyant sur les coudes ; les gorges desséchées, jettent un cri de joie :

— Vive l'empereur !

Christophe se souleva. Ce mouvement sembla rompre quelque chose dans ses entrailles. Il s'assit sur sa couche, terriblement pâle, ruisselant de sueur, la bouche pleine de sang. Ses yeux se fixèrent comme des griffes sur celui qui approchait. Ils l'arrêtèrent sur place.

— Sire, articula Cedro.

Les yeux sombres du chef plongèrent dans ceux de Christophe. Sa figure calme, comme forgée d'un métal inconnu, resta tournée vers lui, l'air sévère et attentif.

— Que désires-tu ? demanda-t-il d'une voix sourde et froide.

— Si je meurs... dit Cedro en français d'une voix calme, le regardant dans les yeux avec une fierté intrépide.

— A quelle arme appartiens-tu ? interrompit-il.

— Lancier polonais.

— De sous Tudela ?

— Oui.

— Ton nom ?

— J'ai quitté ma maison paternelle... croyant que c'était pour ma patrie... Maintenant... en terre étrangère... Dites que ce n'est pas en vain... que c'est pour ma patrie... Sire ! Sire !

Les yeux froids et silencieux se plongèrent dans le regard ardent, plein d'amour douloureux. Immobile, pensif, Napoléon songeait. Qui sait ? Peut-être aperçut-il dans ces yeux inspirés l'âme de sa propre jeunesse. Peut-être les neiges rosées de Monte Oro, les pins du promontoire de Monte Rotondo, la rive rocailleuse de l'île baignée de l'écume de la mer agitée apparurent-ils à ce moment à ses yeux. Peut-être pesait-il dans la balance son amour corse de la liberté contre la couronne de souverain de peuples étrangers et le sceptre de Charlemagne. Peut-être soupirait-il de regret de ce qui s'était envolé de son âme, avait été détruit et dispersé par les tourmentes comme des fleurs mortes et desséchées, peut-être pleurait-il sa jeune âme fière et droite, tourmentée par les malheurs de sa patrie.

— Vive la Pologne ! voulut crier Cedro tombant sans force sur sa couche, mais il ne le cria pas, ces paroles tombèrent en gémissement de ses lèvres inondées par une vague de sang qui jaillit de sa bouche.

L'empereur resta encore un long moment à le contempler d'un regard de pierre. Enfin, portant la main à son chapeau, il fit :

— Soit.

Il s'éloigna d'un pas lent, mesuré et froid, suivi d'une foule nombreuse de généraux. Il disparut parmi les colonnes des fantassins, les escadrons de cavalerie....

S. ZEROMSKI.

(Extrait de « Cendres »).

ZELAZOWA WOLA

De Varsovie on prend le train pour Sochaczew et, de là, en suivant le talus, on arrive en un quart d'heure à Zelazowa Wola, qui fut le berceau de Chopin qui y vit le jour.

Le paysage est par excellence polonais : des sables clairs, des bouquets de sapins, de vastes prairies et des champs de blé, un petit lac bordé de bouleaux, une route poussiéreuse, quelques très vieux tilleuls.

Et voici un parc aux allées qui mènent à la petite maison où naquit le grand magicien des sons, la maison est petite et a en tout sept pièces. On ne sait pas au juste dans laquelle des sept Chopin a vu le jour. On prétend que c'est dans la petite chambre blanchie à la chaux au plafond bas et légèrement cintré.

A un des murs, des copies des portraits exécutés par Ary Scheffer et Delacroix. La chambre suivante sera transformée en un petit musée de souvenirs. Dans une autre chambre un vieux clavecin viennois sur lequel le petit artiste essaya ses premières gammes. A

côté, dans une vitrine, le masque de Chopin exécuté après sa mort, au profil souverain, à la bouche lourde et fatiguée, à la riche chevelure.

Ces deux chambres, celle du musée et celle qui deviendra une petite salle de concerts, seront aménagées dans le style Empire. On a commandé chez Pleyel un piano, également Empire, sur lequel les pianistes renommés qui y viendront pourront jouer. Mais la grande salle de concerts sera en plein air. Elle s'élèvera en amphithéâtre au bord de la petite rivière Utrata et pourra contenir... 40.000 spectateurs ! Dans le parc on peut voir un petit monument de Chopin qui y a été érigé en 1898 par les habitants de Zelazowa Wola et des environs. Disons que l'aménagement du parc et les embellissements qui ont été apportés dans la maison même ont pu être effectués grâce à de généreuses initiatives privées et aussi grâce à l'aide de certaines importantes institutions financières telles que la Banque de Pologne, la Banque de l'Economie Nationale et le Fonds du Travail.

Que faisons-nous pour l'amitié Franco-Polonaise ?

NOS « COINS POLONAIS »

Plusieurs établissements ont déjà constitué des coins polonais, avec les affiches, images et publications que les Amis de la Pologne ont été heureux de leur envoyer. C'est, par exemple, le Lycée de garçons de Valenciennes, l'Ecole Primaire supérieure de Sartène en Corse, l'Ecole primaire supérieure de garçons de Nancy, etc....

Voici la description d'un coin français en Pologne, que nous recevons d'Aline Bielińska, présidente des Cercles « Rosa Bailly » au Lycée de Tzew :

« Bien chère Madame, comme tous les ans nous reprenons notre travail au Cercle Français avec une lettre qui sera un petit compte rendu. Nous avons établi le plan du travail pour toute l'année.

« Nos réunions ont lieu dans la « Salle Française » où nous avons fait un « Coin Français ». Il y a des tableaux avec des costumes régionaux que nous avons reçus de nos correspondantes de Mamers (Sarthe) et une Gazette murale avec des nouvelles diverses de France et de Pologne. Nous nous sommes abonnées au « Courrier de France » et à « Notre Pologne » et nous en avons tiré plusieurs exposés pour notre Cercle.

« Nous avons confectionné un couple de poupées Kachoubes pour l'envoyer en France, et à la fin de chaque réunion nous avons joué en français un jeu de société. »

Les Amis de la Pologne ont, en effet, reçu deux délicieuses poupées, en costumes de Kachoubes, c'est-à-dire de paysans polonais de la province maritime. Ces deux poupées ont enrichi les collections d'art populaire que les Amis de la Pologne mettent à la disposition des lycées français, pour leurs Loisirs dirigés.

ON DEMANDE DES CORRESPONDANTS

Qui écrira aux élèves du Lycée Commercial Féminin de Varsovie ? Ce sont des jeunes filles de 16 à 18 ans, et l'on peut adresser la première lettre à Mlle Casimire Grotowska, Liceum Handlowe Zeńskie im. Kaniowczyków i Zeligowczyków, Złota, 14 à Varsovie (Pologne).

Au Lycée Emilie Plater, de Grodno, les élèves de quatrième nous demandent des correspondantes françaises, lycéennes comme elles. Ecrivez donc à Mesdemoiselles les Elèves de 4^e, Lycée Emilie Plater, Grodno (Pologne).

Sophie Krzak, Jadwiga Isula, Marie Pietras, Annette Grygiel, Toinette Matysiak, Jeannette Rusnok, Wanda Uchwat, toutes élèves de première B, au Lycée Adam Asnyk à Biała, attendent des lettres de France.

Leur adresse à toutes : Gimnazjum Im. Adama Asnyka, Biała (Pologne).

A Varsovie, 16 lycéennes voudraient lier une correspondance étroite avec les amies de la Pologne en France. Ecrivez à l'une d'entre elles, par exemple à Isabelle Nowakowska, Gimnazjum Zeńskie, Pierackiego, 18, Varsovie (Pologne).

NOS EXPOSITIONS

Nos Expositions géographiques vont passer cette année dans les Ecoles suivantes :

Le Cours Regina Pacis à Rennes.

L'Institut Sévigné à Roubaix,

L'Ecole du Sanatorium de Montigny-en-Ostrovent,

Les Ecoles Primaires Supérieures de garçons de : Guingamp (C.D.N.), Bourges, Tourcoing, Bavay, Nemours, Amboise, Annemax, Cognac, Talence, Sartène (Corse).

Les Ecoles Primaires Supérieures de jeunes filles de : Colmar, Lorient, Privas, Lannemezan, La Côte Saint-André, Embrun, Sisteron, Aix-en-Provence, Nontron et Illiers.

Les Lycées de jeunes filles de Troyes, Amiens, Limoges,

Le Collège de jeunes filles de Brive,

L'Ecole Normale d'Instituteurs d'Evreux,

Les Ecoles Normales d'Institutrices de Metz et Tours,

Le Lycée de garçons de Briançon,

Les Collèges de garçons de Cholet, Auxonne, Brioude, Cannes, Arles, Sainte-Menehould, Sarrebourg, Wissembourg, Bischwiller, Obernai, Barr, Sélestat, Thann, Altkirch,

Quant à l'Exposition d'Art populaire scolaire, elle nous a été demandée par :

Les lycées de jeunes filles du Puy, Cahors, Lons-le-Saulnier, Valence, Tournon, Bourges, Nîmes, et le lycée Victor-Hugo à Paris.

Les lycées de garçons d'Aurillac, Rodez, Agen, Pau, Bordeaux (Montaigne), Valence, Lyon (Lycée du Parc), Nevers, Metz, Montpellier, Nice et le lycée Janson-de-Sailly à Paris,

L'Ecole Normale libre de Rodez et l'E.P.S. de filles de Lorient,

L'Ecole du Sanatorium de Montigny-en-Ostrovent (Nord).

Etc., etc.....

Quelles sont les écoles qui désireraient aussi recevoir ces expositions dans le courant de l'année ? Qu'elles se dépêchent de nous écrire !

FRANCO-POLONAIS

Ils sont de plus en plus nombreux les enfants nés en France de parents Polonais, qui sont venus travailler chez nous.

Ils nous écrivent des lettres charmantes pour lesquelles nous félicitons leurs instituteurs français. Mais ils pourraient écrire aussi bien en langue polonaise.

Lecteurs Français, n'aimeriez-vous pas entrer en relations avec quelques-uns de ces jeunes amis Polonais sur la terre de France ? Dites-le nous et nous vous mettrons en relations avec eux.

Le groupe des Amis de la Pologne, au Collège St-Vaast, à Béthune (Pas-de-Calais), dirigé par Joseph Ziolo, demande des correspondants polonais.

SOYEZ GENEREUX

Envoyez-nous pour des familles polonaises victimes d'accidents ou de maladies vos vêtements usagés, et ceux que vos parents ne portent plus. Vous rendrez un si grand service à de braves gens malheureux ! Les Amis de la Pologne attendent vos colis (16, rue Abbé de l'Epée, Paris, 5^e).

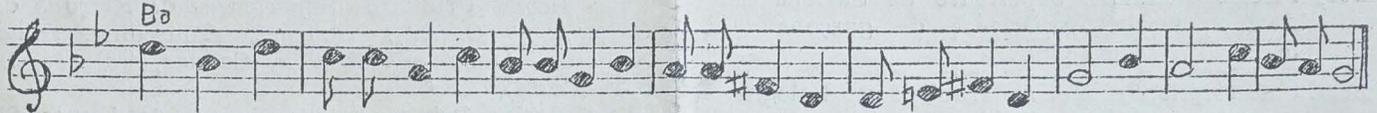
C'EST MATHIEU QUI VIENT

(MAZOURKA)

modéré



C'EST MATHIEU QUI VIENT SA GOURDE A LA CEIN-TU-RE ET TOUT EN CHANTANT. IL CHERCHE UNE AVENTU-RE



GARE AU GAS QUI L'ATTA-QUE IL AURA DE SA MA-TRA-QUE TRA LA LA LA LA LA LA LA LA LA LA

I

C'est Mathieu qui vient
Sa gourde à la ceinture
Et tout en chantant
Il cherche une aventure
Gare au gas qui l'attaque
Il aura de sa matraque
Tralala lala lala lala lala

II

Mais hélas, Mathieu
Vient de tomber malade
Depuis quatre soirs
Il manque aux camarades
Ah ! mon Dieu quelle histoire
Qui va nous payer à boire ?
Tralala lala lala lala lala

III

On a mis Mathieu
Tout seul sur la Grand'place
Tous ses camarades
Sont venus en masse
Mais rien n'y peut plus faire
Car Mathieu s'en va de terre
Tralala lala lala lala lala

IV

On l'a mis Mathieu
Sur une planche en chêne
Et si l'on chantait
Il danserait quand même,
Car chez nous en cadence
Même mort il faut qu'on danse
Tralala lala lala lala lala.



Une autre danse : LA « POLONAISE » (18^e siècle)